

## Aux grands vents de Saint-Gilles

### Une abbaye — Des houillères

Jean GRIMBÉRIEUX

---

#### RÉSUMÉ

L'église Saint-Gilles, sur l'un des sommets de l'ouest de Liège, parmi plusieurs terris, remonte à un ermitage de la fin du XI<sup>e</sup> siècle et est le dernier vestige d'une abbaye où vécurent pendant des siècles des Augustins. C'est un édifice de style roman qui a souffert à la fois des caprices de la nature (la tempête de 1606 et le séisme de 1983, par exemple), de la violence des hommes (entre autres les soldats de Charles le Téméraire et ceux de Guillaume le Taciturne), de plusieurs incendies et des travaux miniers. L'aspect extérieur actuel de l'église résulte de l'agrandissement, dans l'ensemble bien réussi, de 1891–1894.

Siège d'un pèlerinage qui attira les foules jusqu'il y a quelques dizaines d'années seulement, Saint-Gilles était aussi, aux Grands Champs, le lieu où se dressait le gibet où les Liégeois exécutèrent les étrangers jusqu'à la fin de l'Ancien Régime.

Dès 1200, ou à peu près, et jusqu'en 1934, le sous-sol a été intensivement exploité pour produire de la houille. Trois gros terris, qui défigurent le relief, sont les ultimes témoins de cette activité qui fit la fortune de quelques-uns et marqua très fort l'histoire locale.

#### ABSTRACT

*Situated on one of the hill-tops to the west of Liège, among several slag-heaps, Saint-Gilles church dates back to the end of the 11th century and is the last remain of an abbey where Augustinian monks had been living for centuries. Its architecture has Romanesque style and suffered as well from nature (the 1606 storm and the 1983 earthquake) as from human violence (Charles the Bold's soldiers and the army of William the Silent), and also from several fires and mining works damages. The present outer aspect of the church results from the extension of 1891–1894, in the whole successfully done.*

*Seat of a famous pilgrimage till some dozens years ago, Saint-Gilles was also the place (aux Grands Champs) where the gibbet stood. The inhabitants of Liège used to execute foreigners there till the end of the old regime.*

*From about 1200 on until 1934, the subsoil was intensively exploited for extracting coal. Three big slag-heaps are disfiguring the landscape and are the last witnesses of that industry that enriched a few and has left its mark on local history.*

Beaucoup de Liégeois ont oublié que les hauteurs sur lesquelles se dresse l'église Saint-Gilles s'appelaient le Publémont (*Publicus mons*, c'est-à-dire Mont public). De nos jours, cette appellation semble ne plus s'appliquer qu'au promontoire qui s'avance entre Sainte-Marguerite (la vallée de la Légia) et la Sauvenièrre (où coulait un bras de la Meuse) et sur lequel sont juchées les églises Sainte-Croix et Saint-Martin, voire l'ancienne abbaye Saint-Laurent. Autrefois, le Publémont s'étendait bien plus haut, jusqu'au sommet qu'occupe, à quelque 165 mètres d'altitude, la vieille église Saint-Gilles.

Le relief primitif du quartier ne se laisse pas facilement deviner, car il a été défiguré par l'action humaine qui y a notamment ajouté plusieurs terris<sup>1</sup>. Le plateau monte légèrement,

par les Grands Champs (cf. figure 1 où les principaux noms des rues et des terris sont indiqués), où l'altitude atteint 172 m, et se termine par le promontoire qui domine Sous les Vignes. Juste à l'est de ce promontoire, un profond vallon descend vers Sclessin, mais sa tête est complètement obstruée, au lieu-dit Bois de Saint-Gilles, par l'énorme terris Piron qui culmine à 184 m, tandis qu'une voie ferrée en remblai barre sa partie basse. Autrefois, en empruntant la ruelle de l'Enfer, on pouvait monter vers les hauteurs d'Avroy. Pour arriver à Saint-Gilles, on prenait plutôt le chemin du Coq, plus à l'ouest; en effet, entre les deux, le versant sud du Chiff d'Or était couvert de terres cultivées (notamment des vignobles) qui appartenaient au Prince-Évêque, à l'abbaye de

---

<sup>1</sup> L'usage, à propos de certains substantifs du jargon de la houillière, n'est pas sûr. J'ai choisi, comme l'a recommandé Jean Haust, d'utiliser *terris* plutôt que *terril(s)*. Par contre, je préfère écrire *areine*, et non *araine*,

pour traduire le mot wallon *arinne* [arin:ne] puisqu'il dérive de l'ancien français *erre* et donc du latin *iter* (selon Haust lui-même). Enfin, bien que le féminin soit correct aussi, j'écris sans hésiter *un bure*, par respect envers le wallon, qui ne connaît qu'*on beûr*.

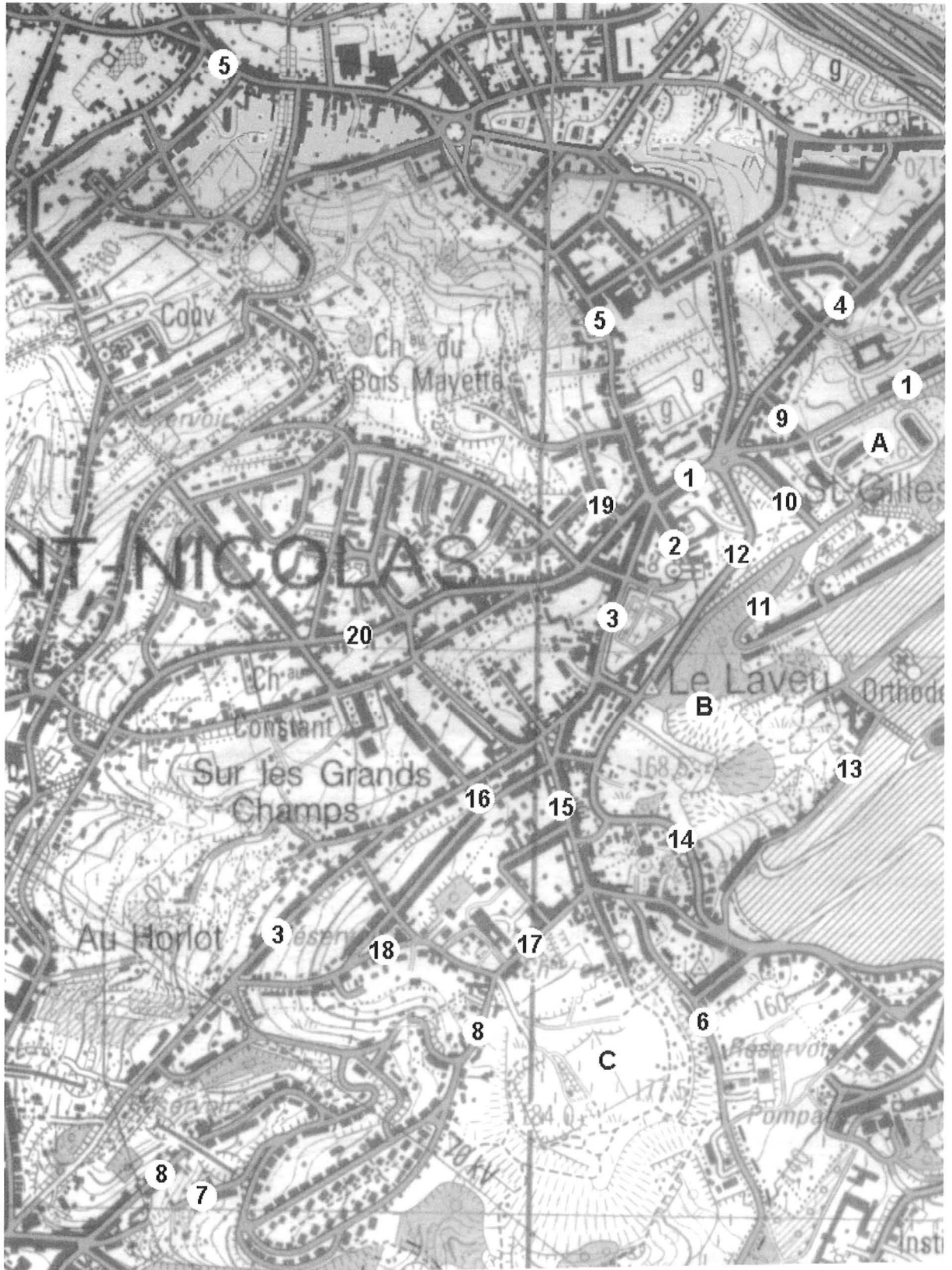


FIG. 1. – Extrait de la carte actuelle (Institut géographique national)

TERRIS : A. La Haye, B. Laveu, C. Piron.

RUES : 1. Saint-Gilles; 2. Cour Saint-Gilles; 3. de Tilleur (y compris le Vieux Thier); 4. Saint-Laurent; 5. Saint-Nicolas; 6. Bois Saint-Gilles; 7. du Coq; 8. Bordelais; 9. de La Haye; 10. Chauve-Souris; 11. Henri Maus; 12. Hillier (boulevard); 13. du Laveu; 14. Kleyer (boulevard); 15. des Grands Champs; 16. Lahaut; 17. Piron; 18. de la Justice; 19. du Champay; 20. Ferdinand Nicolay.

Saint-Gilles ou aux Guillemins. Plus à l'ouest encore, la partie inférieure de la rue Bordelais est nichée dans un autre fond très encaissé. Au nord-ouest des Grands Champs de Saint-Gilles, le relief s'abaisse moins abruptement vers le large creux dégagé par le ruisseau du Horloz et ses affluents, dont les eaux arrivent dans la Meuse à Tilleur; le Vieux Thier de Tilleur y dévale à flanc de coteau. Plus au nord, une ligne de crête, pas très large, court des hauteurs de Saint-Gilles vers Montegnée et Ans, en passant par ce qu'on appelait autrefois Saint-Nicolas-en-Glain. Du côté nord-est, la pente qui descend vers le Pont d'Avroy, par la rue Saint-Gilles, est très abrupte. Un deuxième volumineux terris, celui de La Haye, occupe l'espace entre les rues Saint-Gilles, Henri Maus et Chauve-Souris; son sommet se trouve à 146 m; il surplombe une autre profonde vallée, celle du Laveu. La partie supérieure de cette dernière est comblée par un troisième terris, dépendant aussi du charbonnage de La Haye; il est adossé au boulevard Kleyer et son sommet plat est à 168,5 m. L'exploitation de la houille a laissé d'autres vestiges moins spectaculaires, comme au Bois Mayette et au Champay; nous y reviendrons. Enfin, du sommet de Saint-Gilles vers le Val Benoît, une crête sinueuse, celle de Cointe (boulevard Kleyer), s'abaisse progressivement jusqu'au versant de la Meuse.

Sur les flancs du Publémont naissaient des ruisseaux qui dévalaient vers la Meuse, tant vers la Sauvenière que vers la Meuse de Tilleur. On ne les voit plus : leurs eaux sont dirigées vers les égouts. Les profonds vallons qu'ils ont creusés témoignent pourtant de la force qu'ils avaient. Gonflés lors des gros orages, ils sortaient parfois de leur lit et entaillaient les chemins, dès qu'il y en eut. Le faubourg Saint-Gilles (le bas de la rue Saint-Gilles actuelle) fut ainsi ravagé par ces eaux superficielles chargées de boue, le thier de Tilleur fut maintes fois attaqué par l'érosion, de même que le « réal chemin » du bas de Tilleur. Mentionnons que des cartes anciennes donnent de fausses indications sur la topographie et l'hydrographie d'autrefois. Naudin, vers 1700, dessinait le Horloz comme un affluent des ruisseaux descendant de Hologne et de Mons et il faisait se jeter ceux-ci dans la Meuse à Tilleur au lieu d'à Jemeppe (sur la figure 2, par contre, le même auteur

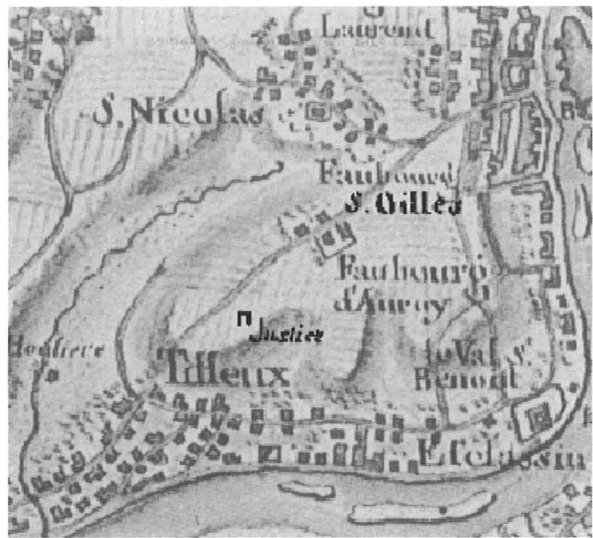


FIG. 2. — Extrait de la carte manuscrite des environs de Tongres, Maestricht et Liège, par Naudin, 1701-1723. Sur ce document, le ruisseau du Horloz est correctement figuré. L'abbaye Saint-Gilles et le gibet sont indiqués. Le réseau des chemins est incomplet.

ne répétait pas ces erreurs). Un cartographe anonyme, auteur vers 1694 d'un *Plan de la ville et citadelle de Liège avecq les retranchemens*, coupait hardiment, par le ruisseau du Horloz (non nommé), la crête qui sépare l'abbaye de Saint-Gilles de la chapelle de Saint-Nicolas-en-Glain. En réalité, le Horloz avait une de ses sources non loin du prieuré de Saint-Nicolas-en-Glain, et une autre dans le creux du Bois Mayette, toutes deux au sud de la crête précitée (fig. 3); il descendait vers la Meuse par les parties les plus basses de Saint-Nicolas (Fonsavepré, Roufosse, Horloz) et de Tilleur, à l'ouest de la colline de Saint-Gilles. Cette dernière dominait, dans d'autres directions, des vallons débouchant sur la Légia (à l'ouest de la rue Saint-Laurent), sur la Sauvenière (par le Laveu) ou sur la Meuse de Sclessin.

Les hauteurs de Saint-Gilles sont battues par le vent. C'est évidemment le cas de toutes les crêtes. Si l'on parle tout spécialement des « grands vents de Saint-Gilles », c'est tout simplement parce que, lorsque l'automne s'annonce, il est assez habituel que le vent soit à la fois plus fort et plus fréquent. Les participants à la neuvaine de Saint-Gilles, au début du mois de septembre, n'ont pas manqué, jadis, de remarquer cette coïncidence. Peut-être ont-ils même quelque peu surestimé ce vent. Toujours est-il que, génération après génération, on s'est plaint « *dè trô dès grands*



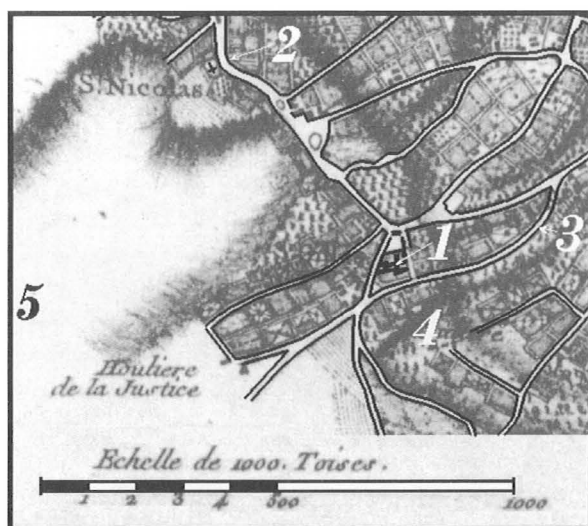


FIG. 3. – Environs de l'abbaye de Saint-Gilles vers 1750 (extrait de la carte topographique de Liège et des Environs tirée du Bureau des Plans, publiée par Jean Morand dans *L'Art d'exploiter les mines de charbon de terre*, Paris, 1768–1777).

1. Abbaye; 2. Prieuré de St-Nicolas-en-Glain; 3. Chemin des Patients; 4. Houillère de Saint-Gilles; 5. Vallée du Horloz.

*vints d' Sint-Djîle*», le «trou» en question étant plus exactement un sommet!

«*Mâva trô*», mauvais endroit, la colline de Saint-Gilles mérita cette fâcheuse étiquette à cause du vent et de sa compagne la pluie, peut-être, mais surtout parce que l'endroit resta longtemps dangereux. Vers l'an mil, la forêt la couvrait toujours; près de Liège, à l'ouest, les derniers bois à être défrichés furent ceux de Glain, de Grimbérieux (à Saint-Nicolas) et de Saint-Gilles. La toponymie actuelle conserve le souvenir du découpage des derniers espaces boisés entre le Prince-Évêque (Bois-l'Évêque et Bois d'Avroy) et le chapitre de Saint-Gilles (Bois Saint-Gilles). Dans ces bois épais, le promeneur solitaire et désarmé risquait d'être attaqué par le loup ou d'autres animaux sauvages; c'est du moins ce que racontaient certains chroniqueurs anciens. Plus tard, c'était la rencontre d'une bande de brigands prêts à tout qu'il fallait craindre.

C'est pourtant là que, vers 1083, une chapelle et un ermitage dédiés à saint Gilles sont fondés. On ne s'étonnera pas de lire que Jean d'Outremeuse a proposé une autre date (un siècle plus tôt) et une version fantaisiste des faits; ne nous y arrêtons pas. Selon un chroniqueur plus digne de foi, Rupert, chanoine à Saint-Laurent, c'est un

certain Goderan qui s'est retiré au sommet du Publémont et y a construit le premier sanctuaire de Saint-Gilles sur du terrain appartenant à l'abbaye de Saint-Laurent; le premier prieur en est Pierre, précédemment doyen de la collégiale Saint-Pierre. Goderan, ou Geric, est un musicien instrumentiste (*dixit* Rupert) ou un chantre de la cathédrale Saint-Lambert (Daris, 1890:462).

En 1124, le prince-évêque de Liège, Albéron de Louvain, transforme le prieuré en abbaye. Ce sont des moines de l'Ordre de saint Augustin qui vont s'en charger. Deux ans plus tard, Albéron consacre l'église qui a remplacé la construction primitive et qui subsiste, agrandie, de nos jours. À cette époque, Saint-Gilles est dans la paroisse d'Avroy, dont le curé est nommé par le monastère de Saint-Laurent. De ce fait, ce dernier gardera tout un temps une certaine emprise sur les Augustins de Publémont, avec lesquels il y aura litige dès le début.

Très vite, de nombreux fidèles montent à Saint-Gilles pour implorer le saint de les épargner ou de les guérir des maladies nerveuses, tout particulièrement des crises d'épilepsie et autres convulsions. C'est l'origine d'une neuvaine, début septembre, qui drainera des foules chaque année jusqu'après la deuxième guerre mondiale. Lors des calamités, quelles qu'elles soient, on organise de grandes processions vers le sanctuaire. Il n'est pas étonnant, dès lors, que des femmes pieuses viennent se cloîtrer dès le XII<sup>e</sup> siècle contre l'église. Autrefois, un usage bien établi veut aussi que, le mercredi suivant la Saint-Jean-Baptiste, les musiciens forment, place du Marché, un cortège qui monte vers l'abbaye et achève son parcours avec les moines venus à sa rencontre. Les musiciens offrent un cierge, participent à une messe spéciale et sont les invités de l'Abbé à un repas spécial.

Le monastère de Saint-Gilles devient progressivement propriétaire de terres de culture et d'autres biens immobiliers dans les environs. À partir du XIII<sup>e</sup> siècle, il tire profit des bures que l'on y creuse pour extraire la houille.

Lieu de pèlerinage de plus en plus fréquenté après avoir été un endroit qui suscitait la peur, Saint-Gilles est un nom qui ne peut être dissocié de son gibet, qui figure sur toutes les cartes anciennes et qui a été utilisé pendant des siècles, jusqu'à la Révolution. Les «citains» (les vrais Liégeois) condamnés à

mort sont exécutés en pleine ville, place du Marché (entre les deux fontaines en face de Neuvice), ou sur les escaliers de la cathédrale Saint-Lambert... si leur statut social les en rend dignes. Les étrangers, eux, sont pendus aux Grands Champs de Saint-Gilles, où le gibet peut supporter neuf corps à la fois. Il arrive que l'un ou l'autre criminel subisse, au même endroit, un supplice différent : avoir les membres rompus sur la roue, ou être décapité, voire passer au bûcher. Sur un plan des Grands Champs, dressé en 1874 par M. Nagant, l'ancien emplacement du gibet est indiqué, derrière la paire du charbonnage Piron, entre les chemins « des Patients » et des « Suppliciés » (qui correspondent à peu près à l'actuelle Rue de la Justice). Pendant des siècles, les condamnés, sortis des prisons de l'Official, doivent gravir un véritable et long calvaire avant d'arriver au sinistre lieu. Pour éviter qu'ils ne bénéficient d'un droit d'asile à l'abbaye, le trajet contourne, par le sud, le domaine du monastère, en suivant une voie étroite appelée Voie, ou Chemin, des Patients ; ce chemin rejoint celui de Tilleur à la mare (ou « flot ») de l'actuelle place des Grands Champs. Après l'ouverture de la « Chaussée de Saint-Gilles », qui correspond à l'actuelle Rue de Tilleur, l'accès est plus direct ; on transporte les condamnés dans des charrettes bourrées de paille. Après les exécutions, les cadavres sont lavés et ensevelis par la « Compagnie des Pauvres Prisonniers » (dont l'ermitage est tout proche) puis transportés, par le Chemin des Suppliciés, jusqu'au cimetière qui leur est réservé, juste à côté de l'ermitage, dans le Vieux Thier de Tilleur (l'ancienne route de France !).

Mais revenons à l'abbaye (fig. 4). Jusqu'en 1607, la Saint-Gilles est une fête d'obligation dans toute la principauté de Liège, tant les miracles attribués à saint Gilles sont nombreux. Le sanctuaire, qui attire de nombreux fidèles de la principauté et des environs, devient aussi une étape pour les pèlerins qui, venant des pays du Nord, se rendent à Saint-Jacques-de-Compostelle. Un tel succès fait que les constructions se multiplient autour de l'église. Quant à celle-ci proprement dite, elle ne subit guère de changements pendant ses deux premiers siècles, bien que le feu y fasse des dégâts en 1169 déjà. Au XIV<sup>e</sup> siècle, l'église — jusqu'alors purement romane — est dotée de voûtes gothiques sur nervures (qu'on

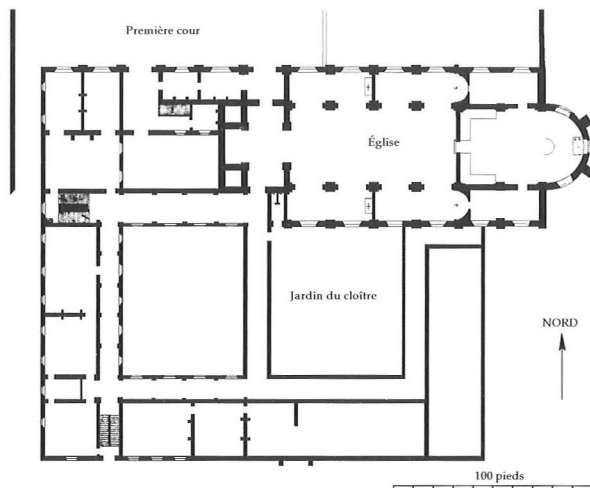


FIG. 4. — Plan de l'abbaye de Saint-Gilles vers 1700, d'après celui qui est conservé aux Archives de l'État à Liège (fig. 1349 dans Gobert, édition 1976).

aura le « bon goût » de faire disparaître en 1893). Les cloîtres sont rebâties grâce à l'abbé Walthère d'Ochain, qui fait don d'une bonne partie de sa fortune personnelle. Sous un autre abbé, Guillaume d'Anthisnes (1414–1436), le chœur oriental est transformé. Hélas, en 1468, Saint-Gilles est un des lieux saints liégeois que Charles le Téméraire — le pire ennemi qu'ait connu Liège — ne respecte pas. L'abbaye, presque en ruine, doit vendre ses objets précieux et aliéner des revenus pour se relever au XVI<sup>e</sup> siècle. L'abbé Walter van Buylen, dit de Bréda (1526–1541), dont la dalle funéraire est la plus belle qu'on trouve à Saint-Gilles, est l'artisan de la reconstruction des cloîtres du côté sud et de l'édification de la salle du chapitre, contre le narthex. C'est pendant son mandat, en 1537, qu'une chapelle en style gothique tertiaire est inaugurée ; elle aussi sera victime de la « purification » de 1893...

L'abbaye subit à nouveau des ravages peu après, en 1568, quand Guillaume le Taciturne, prince d'Orange, en révolte contre Philippe II, assiège inutilement Liège et, dépité, fait bouler le feu à quelques bâtiments des environs, dont Saint-Gilles. Même la nature se déchaîne ; *les grands vents d' Sint-Djîle*, pas en septembre mais le 23 mars 1606, s'acharnent contre l'église, en arrachent le toit et abattent même quelques murs du monastère !

Nouveaux travaux de réhabilitation au XVII<sup>e</sup> siècle. Vers 1660, Antoine de Sprimont fait construire une chapelle abbatiale, dote le chœur de deux nouveaux autels et fait

édifier un grand local qui abritera à la fois une brasserie et... une étable.

Pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle, le nombre de moines fléchit et l'église pâtit de conceptions architecturales et artistiques particulières. Vers 1730, l'abbé en exercice décide de changer diamétralement l'orientation du sanctuaire ; le maître-autel s'en va sous le clocher (donc vers l'ouest) et le chœur ancien est démoli ; du plâtre et du stuc cachent des moulures romanes, les couloirs qui entouraient les piliers du clocher sont supprimés. En 1773, un autre abbé transforme l'entrée nord en portail de style régence. En 1786, il reste si peu d'augustins à Saint-Gilles que les derniers quittent l'église et l'abbaye ; ils s'incorporent, avec leurs revenus, aux bénédictins de Saint-Jacques. La disparition du monastère précède donc la Révolution de plusieurs années et n'a pas de rapport avec celle-ci. Laisée à l'abandon, nécessitant de nouveau de lourdes réparations, l'église Saint-Gilles, déclarée paroissiale dès 1803, ne peut être rouverte qu'en 1807. Le premier curé de la nouvelle paroisse fait procéder à divers aménagements intérieurs.

Le vieil édifice est alors attaqué par d'autres ennemis : les travaux miniers, qui le lézardent et menacent de le faire s'écrouler, alors que le nombre de fidèles s'est considérablement accru au XIX<sup>e</sup> siècle. L'administration donne son feu vert en 1891 : il faut réparer, agrandir et adapter le sanctuaire, ce qui est réalisé en trois ans seulement. L'architecte gantois van Assche double la capacité de l'église en l'allongeant vers l'ouest ; le clocher se dresse dorénavant au milieu, ou presque, de la nef. Le maître-autel retourne à l'extrémité orientale, dans une nouvelle abside, romane bien entendu et très jolie, qui est une copie de celle de la chapelle de Saint-Nicolas-en-Glain, bâtie en 1147 comme prieuré dépendant de Saint-Laurent et qui tombe en ruines (ses derniers vestiges seront abattus au début du XX<sup>e</sup> siècle). La chapelle capitulaire gothique du XVI<sup>e</sup> siècle, celle de Walter de Bréda, n'est pas sauvée.

Quant aux autres bâtiments de l'ancien monastère, on n'en trouve pratiquement plus de trace. La plupart ont été démolis au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Les derniers, occupés par les sœurs de la Sainte-Famille du Sacré-Cœur à partir de 1901, ont été démolis en 1960.

Trois volumineux terris sont les témoins de l'exploitation houillère des derniers temps. Le terris de La Haye, entre la rue Saint-Gilles et la rue Henri Maus, recouvre la première partie du chemin des Patients. L'autre terris de La Haye occupe l'espace compris entre le dernier tournant du boulevard Kleyer et l'épingle à cheveux de la rue Henri Maus, qu'il domine de sa masse très imposante. Le troisième est le terris Piron, entre les Grands Champs et Sous les Vignes, un peu plus haut que les Champs de Justice dont il a été question plus haut. Chacun se souviendra que, avant l'arrêt définitif de l'extraction charbonnière dans la région liégeoise, de nombreuses fusions de sociétés eurent lieu. La dernière société qui exploite la houille dans le sous-sol de Saint-Gilles est la Société anonyme des Charbonnages de Gosson-Kessales, née, en 1954, de la fusion entre, d'une part, la S.A. des Charbonnages de Gosson, La Haye et Horloz réunis et, d'autre part, la S.A. des Charbonnages des Kessales. La première avait repris en 1931 la S.A. des Charbonnages de La Haye-Horloz qui n'avait qu'un an et résultait de la fusion de La Haye et du Horloz. En remontant ainsi le temps, on aboutirait à un très grand nombre d'exploitations dont les premières étaient minuscules et artisanales et apparurent probablement aux alentours de l'année 1200. Même quand leur nom s'est conservé jusqu'à nos jours, l'emplacement exact des plus vieux bures n'est pas toujours connu. De temps à autre, un effondrement plus ou moins spectaculaire révèle un puits oublié et mal comblé (exemple : affaissement d'une quarantaine de mètres de profondeur, en 1929, près de la rue Baltus). Ou bien de la houille se consume sous terre et menace un quartier ; cela s'est encore passé en 1975 près de l'ancien bure du Champay et récemment, en 2002, au Bois Mayette ; un tel phénomène avait été observé en 1916 près du terris de La Haye. À Saint-Gilles, on se transmet de génération en génération l'histoire du cavalier cosaque : en 1815, Napoléon étant définitivement battu, des Alliés traînent sur notre territoire ; un Cosaque importune une jeune Saint-Gilloise, mais des mineurs rentrant chez eux la défendent et s'en prennent à l'agresseur ; celui-ci saute sur sa monture, s'enfuit au galop, puis disparaît aux yeux de ses poursuivants ; il est tombé dans l'ancien puits Piron, abandonné mais laissé béant... et inconnu de lui. Bien des années

plus tard, en 1873, les os du cavalier et du cheval sont retrouvés à 114 m de profondeur.

Les hauteurs de Saint-Gilles ont un sous-sol westphalien. Le Westphalien (ou Houiller) supérieur comprend surtout des grès, des psammites et des schistes, parmi lesquels sont intercalées des veines de houille. Ces charbons ont été exploités très tôt ; c'est peut-être même ici que tout a commencé !

Née, d'après la légende (et sans doute en réalité), sur la colline de Saint-Gilles, l'industrie houillère s'est surtout développée, jusqu'à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, sur les versants de la Meuse et de ses affluents.

(Gaier, 1988 : 127)

Au début, c'est l'abbaye Saint-Laurent qui profite de ce trésor souterrain. Plus tard, c'est l'abbaye Saint-Gilles elle-même qui en tire parti.

Sous ce rapport, en dehors de l'abbaye du Val Saint-Lambert, nul autre établissement religieux liégeois n'a fait montre d'autant d'aptitude industrielle, d'autant d'esprit d'initiative. Le monastère Saint-Gilles possédait des droits miniers en diverses communes voisines.

(Gobert, 1976, V : 360)

Comme partout en Wallonie, les conditions de travail dans les mines sont difficiles : sous-sol plissé, nombreuses failles (notamment celle « de Saint-Gilles », une faille très redressée qui déchire le grand synclinal liégeois), veines pas très épaisses, poches de grisou... Même les bures peu profonds, creusés sur les sommets, doivent lutter contre l'eau souterraine. Les houillères saint-gilloises profitent, à partir de 1573, de l'areine de Gersonfontaine. Destinée à en remplacer une autre qui démergeait mal (parce que creusée trop haut), cette nouvelle areine doit son nom à son promoteur et réalisateur, le maître de fosses Gilles Gerson. Une branche de l'areine de Gersonfontaine commence au carrefour de Saint-Gilles et passe entre Saint-Laurent et Saint-Christophe (mais en profondeur, bien entendu), a son oeil (sa sortie à l'air libre) près de cette dernière église et déverse ses eaux dans la Meuse (dans le bras de la Sauvenière) un peu plus loin. Un réseau de multiples branches, qui se raccordent à l'areine de Gersonfontaine, démergent les bures qui sont situés de part et d'autre du chemin de St-Gilles à St-Nicolas, jusqu'à peu de distance du prieuré de Saint-Nicolas-en-Glain, dont les houillères voisines dépendent d'une autre areine, celle de la Cité.

Une houillère « de Saint-Gilles » est signalée sur des plans et des gravures du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ses modestes installations de surface comprennent une haute cheminée. Elles sont situées au sud de l'église, à peu près à l'endroit occupé aujourd'hui par le terris du Laveu. Les autres houillères des environs, qui ont persisté jusqu'à une époque assez proche, sont celles du Péry, de La Haye, du Bois Mayette et du Champay (fig. 5).

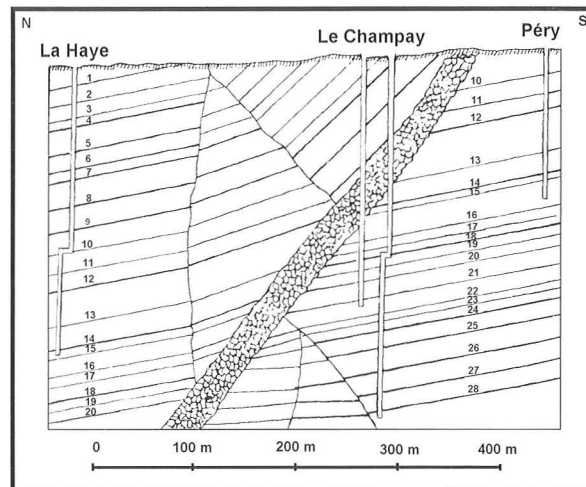


FIG. 5. – Coupe nord-sud du puits de La Haye au puits du Péry, par le puits du Champay, d'après M. Moren, ancien directeur du charbonnage du Horloz (atlas Ponson). La zone broyée qui recoupe en oblique les deux bures du Champay est celle qui est affectée par la faille Saint-Gilles. Liste des veines de houille indiquées sur la coupe : 1. Trouvée, 2. Chaignée, 3. Petite Mouselweide, 4. Grande Mouselweide, 5. Baume, 6. Moyenne, 7. Grande Veinette, 8. Domina, 9. Cerisier, 10. Crusny, 11. Pawon, 12. Rosier, 13. Pestay, 14. Grande Veine, 15. Les Neppes, 16. Charnapré, 17. Sarlette, 18. Maret, 19. Délyée, 20. Cougnée, 21. Daignée, 22. Cochet, 23. Grignette, 24. Dure Veine, 25. Halballerie, 26. Blanche Veine, 27. Veine de Joie, 28. Piemtain.

Péry, Perie, Priesse ou Priest désigne un endroit des Bas Grands Champs où plusieurs puits de mine ont existé, par exemple celui qui était appelé Ruelle. Selon De Bruyn (1977) le puits du Péry proprement dit était situé au nord de la rue de Tilleur, une centaine de mètres plus haut que la rue Baltus (donc près du coin de la rue Lahaut), alors que le bure de Priesse était dans l'angle de la rue Baltus. Les restes d'un petit terris sont toujours visibles. Un ravin voisin s'appelle, en wallon, *al machine dè Péry*. La machine du Péry était une machine à feu qui servait à extraire l'eau. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on remonte plus d'eau que de houille dans les cuffats (caisses en bois armées de fer qui servaient à



transporter la houille, l'eau ou le personnel) : 60 remontées d'eau en 24 heures pour 42 de charbon. Le 5 mars 1767, un coup de grisou au Péry et Priesse fait une trentaine de morts. À cette occasion, une opération de solidarité arrive à collecter 699 florins pour aider les brûlés et les familles des victimes ; le maître de fosse Massillon fait partie du comité et le prince-évêque Charles-Louis d'Oultremont contribue au fonds. Le bure du Péry cesse ses activités en 1798.

Les frères Simon et Mathieu Massillon extraient alors la houille un peu plus haut, dans un nouveau bure, La Grosse Houille, foré près du coin de l'allée des Grands Champs, comme le montre le plan dessiné en 1874 par l'ingénieur Nagant. Cela ne dure que quelques années. C'est à La Grosse Houille qu'on aurait utilisé, pour la première fois sur le continent, la machine de Thomas Newcomen [selon Bovy (1838), cité par De Bruyn (1979)], une machine à vapeur à faible rendement, dite « pompe à feu », qui sert à l'exhaure [Gaier (1988), lui, écrit qu'un tel engin a été employé dès 1720 à la fosse Vieux-Groumet de Jemeppe]. Quoi qu'il en soit, le problème de l'eau est si grave à La Grosse Houille qu'il faut renoncer à l'exploiter dès 1801.

Les Massillon et leur beau-frère Louis Houtain commencent alors à approfondir l'ancien puits du Vieux Champay (*Li Vi Tchampay*), situé en Roufosse, près de l'actuelle rue Ferdinand Nicolay, un peu plus haut que le début de la rue Tout-Va-Bien. Cette nouvelle houillère produit à partir de septembre 1804. C'est un charbonnage qui, pour l'époque, est important : jusqu'à 437 ouvriers y travaillent et la production annuelle atteint 16 625 tonnes. Il est relié à la chaussée de Saint-Gilles à Tilleur par une route empierrée. Malheureusement, plusieurs accidents graves s'y produisent, les patrons éprouvent des difficultés financières dues particulièrement aux procès qu'ils sont obligés de soutenir contre le concurrent La Haye ; les conditions de travail entraînent des conflits sociaux. Le 14 février 1811 déjà, un coup d'eau à l'étage 250 provoque un drame. Lors de ce tragique épisode, le *mèste-ovrî* Gérard Delor est le dernier à regagner la surface, après avoir parcouru les galeries pour sauver les mineurs. Deux très jeunes houilleurs, les frères Gilles et Michel Thonus (respectivement 14 et 16 ans) ont une conduite héroïque : ils redescendent dans le bure pour secourir

leur père, Antoine, et 40 autres mineurs. Un autre adolescent, Jean Massillon, va prévenir 9 mineurs isolés qui, grâce à lui, échappent à la mort. On déplore néanmoins 13 victimes, des mineurs qui, dans la précipitation, avaient malheureusement été oubliés. Mais la mine est une tenace meurtrière : Gilles Thonus perdra la vie, au Champay même, trois ans plus tard seulement ; quant à Antoine, il sera tué à l'âge de 57 ans, en 1821. Un autre grand malheur frappe le Champay le 26 avril 1823. Cette fois, il s'agit d'un coup de grisou, qui tue 23 personnes et en brûle 10 autres. Cette fois encore, le contremaître, Henry Bury, fait le maximum pour sauver ses hommes et il réussit à en dégager 28 qui étaient prisonniers des éboulements. Bury aussi perdra la vie dans la mine, mais ailleurs (à La Nouvelle Espérance), en 1852, à l'âge de 72 ans.

Le Champay est, en 1812–1813, le théâtre d'une des premières grèves dans les charbonnages, parce que les réclamations à propos des conditions de travail n'ont pas eu de résultat ; au contraire, les propriétaires exigent un accroissement du rendement ! Il faut la gendarmerie pour ramener l'ordre. Les limites de la concession de presque 17 hectares sont contestées par les concurrents de La Haye et, après plusieurs procès, le Champay est définitivement abandonné en 1839. On y avait aussi utilisé une « machine à feu », installée, en 1807, par le Liégeois Jean-Joseph Waseige (un « artiste-mécanicien », plus sérieusement « machiniste de houillerie », tellement accaparé par sa profession qu'il demande au préfet du département de l'Ourthe, le 14 thermidor an 9, d'être exempté de la charge de conseiller municipal). Les ruines du bâtiment qui abritait la machine ont subsisté jusqu'à un siècle et demi plus tard, dans les années 1960. Une pierre gravée y rappelait l'installation de la machine ; elle se trouve actuellement à Liège, au musée de la Vie wallonne.

Non loin du Champay, au Bois Mayette, dont le défrichement a débuté au xv<sup>e</sup> siècle, la houille est extraite, au début du xix<sup>e</sup>, par la Société de La Haye, déjà citée, fondée en 1799. Mais le charbonnage préexistait, avec un bure qui ne descendait qu'à 30 m de profondeur. La Haye en augmente la section (5,90 m × 2,95 m) puis, en 1803–1804, creuse une galerie d'exhaure à 39 m de profondeur vers Fonsavepré et le Horloz. Il en sort une eau tellement abondante et d'une telle qualité



qu'elle alimente les fontaines communales du «Fond des rues», à Saint-Nicolas, même après la fermeture de cette houillère et jusqu'à plus d'un siècle plus tard (1932). Le puits de mine est à trois compartiments : un pour remonter la houille, un deuxième pour la pompe, le troisième pour l'aération. En 1799, La Haye dote le Bois Mayette d'une pompe à feu du meilleur modèle.

En 1802, ce charbonnage est appelé «bure Demet», du nom du principal associé. Ce puits est fermé et voûté en 1839 mais la concession reste exploitée à partir du puits Procureur, non loin du sommet de la rue Saint-Gilles. Dès lors, l'ex-Bois Mayette-La Haye-Demet devient La Vieille Haye n° 2, la Vieille Haye n° 1 désignant l'ancien bure Boulanger qui était situé près de la place Saint-Nicolas.

La Nouvelle Haye, à cette époque c'est évidemment l'ancien bure Procureur, lui-même situé à un endroit où le charbon était déjà extrait au XIV<sup>e</sup> siècle par l'abbaye Saint-Gilles (Gobert, 1976, VI:41). En 1341, un second puits, dit «*alle Longue-Haie*» existait tout près. Un peu plus tard, en 1378, un troisième est mentionné, lui aussi au sommet du thier Saint-Gilles : «*alle Haie Sanctus*». Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, un certain Jean de Boulanger en exploite un autre encore, un peu plus bas vers Saint-Laurent, mais il est obligé de le combler en 1720 ou 1721 quand on modernise le chemin de Saint-Laurent à Saint-Gilles. La concession accordée en 1808 à la Société des Charbonnages de La Haye couvre alors 218 hectares et son siège de Saint-Gilles s'y établit en 1819. Il s'y trouvera à l'étroit à cause de l'urbanisation croissante du quartier. Lorsque son terris arrive à la limite des possibilités, il faut aller déverser les stériles à 700 m de là; c'est ainsi que naît le deuxième terris de La Haye, celui du Laveu. Les pierres y sont transportées automatiquement sur un chemin de fer à voie étroite qui passe au-dessus de la rue Chauve-Souris, emprunte l'ancienne ruelle des Patients derrière le cimetière de Saint-Gilles, et s'insinue sous l'extrémité de la rue Henri Maus. Le siège de Saint-Gilles est fermé en août 1934.

Le siège Piron, aux Grands Champs, avait été abandonné quatre ans plus tôt. Lui aussi avait des origines très anciennes. En effet, quand La Haye décide, en 1872, d'exploiter la partie sud de sa concession par un puits creusé aux Grands Champs, c'est à l'endroit

du vieux bure Piron d'Alkérissime, celui où le Cosaque et son cheval étaient tombés en 1815. Le nouveau puits est à section circulaire, et non plus rectangulaire et le charbonnage est doté d'une pompe actionnée par un moteur à vapeur. Le plan de Nagant (1874) montre très bien que la paire du Piron, avec ses puits n<sup>os</sup> 3 et 4, englobe le tronçon terminal du Chemin des Patients, juste en amont de l'endroit où se dressait le gibet.

Très près de là se trouve le Bois (de) Saint-Gilles, aujourd'hui complètement disparu. C'était la partie du Bois d'Avroy qui devint une dépendance de l'abbaye Saint-Gilles. Celle-ci y fit exploiter la houille dès le XIII<sup>e</sup> siècle. C'est au charbonnage du Bois Saint-Gilles que celui qui avait été en 1812 le héros du Beaujonc à Ans, Hubert Goffin, trouve la mort lors d'un coup de grisou, en 1821 (Gaier, 1988).

La fermeture, le 6 octobre 1934, du charbonnage de La Haye, siège de Saint-Gilles/Laveu, met un terme définitif à l'activité houillère sur la «montagne» de Saint-Gilles. Les sept puits de la Société de La Haye sont remblayés. C'est, pour le quartier, la fin d'une longue époque qui l'a nettement marqué.

## Bibliographie

- ANONYME, 1937. *Saint-Gilles. Sa vie, son pèlerinage, son église à Liège*, Liège, Éd. École professionnelle St-Jean-Berchmans.
- ABRY S.-H., 1740. *Recueil historique et généalogique des abbés de Saint-Gilles*, Tongres, rééd. 1870.
- BOVY, 1838–1839. *Promenades historiques dans le pays de Liège*, Liège, P.J. Collardin, 2 vol.
- BRAGARD R., 1973. «Vues anciennes d'églises liégeoises d'après un manuscrit de 1584–1586. L'abbaye de Saint-Gilles», *Le Vieux-Liège*, 180 : 218–223.
- BROSE J., 1977. «Les grands champs de Saint-Gilles», *Si Liège m'était conté*, 62 : 3–9.
- COENEN J., 1913. «L'église Saint-Gilles à Liège», *Leodium*, 12 : 89–98.
- DANDROY A., DEWEZ L. & GILBART O., 1947. *Liège, centre d'art*, Liège, G. Thone.

- DARIS J., 1890. *Histoire du Diocèse et de la Principauté de Liège. Depuis leur origine jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle*, Liège, L. Demarteau.
- DE BRUYN A., 1977. *Histoire de la commune de Saint-Nicolas*, Huy, Imprimerie coopérative.
- DE BRUYN A., 1979. *Histoire des rues et des lieux-dits de la commune de Saint-Nicolas*, Liège-Bressoux, Dricot.
- DE BRUYN A., 1988. *Anciennes houillères de la région liégeoise*, Liège-Bressoux, Dricot.
- DEMARET H., 1930. *Notices historiques et archéologiques sur la très intéressante église romane de Saint-Gilles à Liège*, Liège.
- DEMBLON I., 1949. « Les anciennes houillères de La Haye, Pery et Champay à Saint-Nicolas », *Chronique archéologique du Pays de Liège*, 40 : 37–51.
- FRANCO M., 1973. « L'église Saint-Gilles à Liège », *La Vie liégeoise*, 10 : 5–19 et 11 : 3–15.
- GAIER Cl., 1988. *Huit siècles de houillerie liégeoise*, Liège, Éd. du Perron.
- GEORGES A., 1978. « Les pierres tombales de l'église Saint-Gilles », *Si Liège m'était conté*, 66 : 13–17.
- GOBERT Th., 1910. *Eaux et fontaines publiques à Liège depuis la naissance de la ville jusqu'à nos jours*, Liège, Cormaux, 448 p.
- GOBERT Th., 1976. *Liège à travers les âges. Les rues de Liège*, Bruxelles, Éditions Culture et Civilisation, tome V, p. 353–387 et tome VI, p. 41.
- HAOT Fr. & T.D.G., 1996. « Saint-Gilles, rencontre des bâtisseurs », *La Gazette de Liège*, 17–7–1996.
- HAUST J., 1925. *La Houillerie liégeoise. Vocabulaire philologique et technologique de l'usage moderne dans le bassin de Seraing-Jemeppe-Flémalle*, Liège, Vaillant-Carmanne.
- HAUST J., 1979. *Dictionnaire liégeois*, 2<sup>e</sup> partie, Liège, Vaillant-Carmanne.
- PHILIPPET G., 1955. *Aperçu sur le passé des rues et lieux-dits de Tilleur*, Huy, Imprimerie coopérative.
- SCHOOLMEESTERS E., 1886–1887. « Les abbés du monastère de Saint-Gilles à Liège », *Bulletin de la Société des Bibliophiles liégeois*, 3 : 157–183.
- WARSAGE, R. de, 1937. « L'abbaye St-Gilles à Liège », *Le Vieux-Liège*, 40 : 157–158.

Adresse de l'auteur :  
 Jean GRIMBÉRIEUX  
 Rue du Huit Mai, 63  
 B-4460 Grâce-Hollogne